

André Liboire TSALA MBANI

**REGARD CRITIQUE SUR LE FANTASME CONTEMPORAIN
DE LA « SOCIÉTÉ DE COMMUNICATION »**

L'idéologie de la cybernétique



Préface de Hubert Mono Ndjana

**L'Harmattan
Cameroun**

Regard critique
sur le fantasme contemporain
de la « société de communication »

André Liboire TSALA MBANI

Regard critique
sur le fantasme contemporain
de la « société de communication »

L'idéologie de la cybernétique

Préface de Hubert Mono Ndjana

L'Harmattan

Du même auteur

Biotechnologies et Nature Humaine. Vers un terrorisme ontologique ?, Paris, L'Harmattan, 2007.

Les défis de la bioéthique à l'ère « éconofasciste ». Décryptage d'une prise en otage par des intérêts économico-idéologiques, Paris, L'Harmattan, 2009.

L'ingénierie procréatique et l'émergence d'une génération bâtarde des droits de l'homme, Paris, L'Harmattan, 2013.

© L'Harmattan, 2016
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-08753-5
EAN : 9782343087535

À ma tendre épouse, TSALA Gisèle Rosette

PRÉFACE

Après avoir écrit dans les dix dernières années beaucoup d'ouvrages et d'articles de réflexion sur la science et la technologie modernes, l'un de nos meilleurs *techno-philosophes* André Liboire Tsala Mbani de l'Université de Dschang s'occupe, dans le présent essai, de nous réveiller de notre longue extase cybernétique, par une analyse critique des nouvelles techniques de l'information et de la communication.

La minutieuse phénoménologie passe en revue toutes les formes historiques de la communication allant de l'Antiquité jusqu'à la Renaissance, où l'homme se trouve encore être l'*alpha* et l'*oméga* du jeu, dans le cadre de l'humanisme classique ; puis, de cette époque à l'époque moderne, où, avec l'arrivée du techno-mathématique, se dessine la figure du déclin qui cède peu à peu la place à l'homme technologique, ou « techomme », selon l'expression de Gilbert Hottois. Enfin, vint Wiener, à l'époque contemporaine, créateur de ce que Tsala Mbani appelle « L'idéologie de la cybernétique » précédée toutefois par l'électromagnétisme, l'électronique et la communication moderne précybernétique, dont les héros sont les Ambroise Fleming, les Rudolf Hertz, les Faraday et les Maxwell, etc.

Les *tam-tam* de nos antiquités, qui se poursuivent encore en notre contemporanéité, lointaine préfiguration binaire de l'algèbre de Boole encore exploitée dans le microprocesseur, le « 1 » et le « 0 », n'a pas eu une grande place dans cette vaste anthropologie de la communication. Ce n'était certainement

pas le sujet de notre auteur, qui tient le bon bout : la cybernétique.

Ce que Tsala Mbani veut nous montrer en effet, c'est le jeu passablement négatif de l'invention de Norbert Wiener, une explosion scientifique et technologique dont on n'a pas encore fini de chanter les mérites, notamment les prodigieuses facilitations des procédures dans tous les domaines de la connaissance qu'elle peut toucher : une véritable panacée épistémologique et heuristique. Mais pourquoi, avec tant d'effets bénéfiques, la cybernétique est-elle, malgré tout, taxée d'idéologie par l'auteur de cet essai ?

Rapportons-nous, pour le savoir, à la signification même du terme « idéologie ». Il s'agit d'un discours illusoire, qui s'avance toujours masqué, ne disant ce qu'il veut dire qu'à l'envers. Le mot *idéologie* a rarement été pris dans son sens premier de système d'idées, ou étude des idées, comme chez Auguste Comte, ou comme chez Destutt de Tracy dans ses *Éléments d'idéologie* (1804), mais presque toujours dans un sens péjoratif que lui a conféré Karl Marx dans *L'idéologie allemande*, où il désigne le contenu d'idées et les tendances ayant pris le parti de nier les vérités du matérialisme dialectique, expression d'une fausse conscience déformée par les intérêts de la classe bourgeoise.

Dans la perception de Tsala Mbani, la promesse du progrès tous azimuts place plutôt l'humanité dans un processus de régression généralisée. D'où cette avalanche de titres de chapitres successifs, aussi impressionnants les uns que les autres : *La cybernétique, une idéologie négatrice du paradigme communicationnel humaniste* ; *La « Déconnexion » des élites de la Terra Numerica* ; *Idéologie de la cybernétique et mythe du « village planétaire »* ; *Barbarie moderne et déliquescence des valeurs* ; *Le mythe d'une idéologie alternative à la barbarie* ; etc. De quoi donner froid dans le dos, puis se mettre, tout fâchés, à casser les

ordinateurs et autres tablettes et smartphones, pour enrayer préventivement, ou curativement, les dangers de décivilisation et de déshumanisation. Les ouvriers anglais qui massacrèrent les machines au début de l'ère industrielle (voir l'attaque contre la machine à filer « Jenny » a Hargreave, ou les émeutes de 1779 dans la ville de Lancashire) comme rivales, ne mirent pas fin au phénomène du chômage. Quelque performante soit-elle, une machine n'est qu'une machine, un objet sans capacité d'auto-détermination. C'est le sujet qui en use qui est le responsable de l'usage qu'il en fait.

Le livre de Tsala Mbani n'est pas cependant écrit pour distiller du pessimisme et nous remplir de désespoir, mais, plutôt, pour nous ouvrir les yeux sur notre monde, afin que nous vivions ses réalités en toute connaissance de cause. Livre d'un spécialiste, *L'idéologie de la cybernétique* nous donne un brillant raccourci de l'histoire de la communication en même temps qu'une nomenclature technique correctement problématisée des objets de l'univers wienerien qui est aussi notre univers commun. Nous nous l'approprions aisément grâce à la recension méthodique d'André Liboire Tsala Mbani qui termine sa métaphysique technologique, heureusement, par une note d'espoir :

« L'histoire n'est pas livrée au hasard, comme les événements malheureux qui se passent autour de nous tendent à le faire croire ; le chaos ou l'entropie apparents obéissent à des logiques et à des dynamiques bien coordonnées par l'Intelligence Suprême tapie dans la pénombre de l'histoire, et obéissent à une téléologie bien précise ; la pénombre dans laquelle sont enfouies toutes ces énigmes de l'histoire est, hélas, difficilement décodable et décryptable par l'entendement humain. Seule une intuition lumineuse, semblable à celle qu'eut Hegel, peut nous rasséréner quant au cours de la Grande Marche Souveraine de l'Histoire ».

Certitude rassurante. La cybernétique ne vaincra pas l'homme. Quand même, elle a essayé d'installer un sordide espionnage planétaire, la ruse de la raison a fait surgir, et fera toujours surgir, de la pénombre de l'histoire, un Edward Snowden quelconque pour dénoncer le complot. Il n'y a pas de crime parfait.

Hubert Mono Ndjana

Yaoundé, le 20 octobre 2015

INTRODUCTION

L'homme est un « zoon logon echon¹ », c'est-à-dire qu'il est un animal symbolique ou langagier. Le langage est en effet une donnée ontologique de l'espèce humaine. De ce point de vue, il revêt une connotation intemporelle et constitue le socle et le ferment des techniques de communication qu'il a engendrées, notamment la rhétorique et l'écriture. L'apparition de ces techniques d'expression est concomitante à celle de l'homme sur terre. « De tout temps, écrivent Philippe Breton et Serge Proulx, les techniques de communication ont existé et ont été utilisées., mais par contre le discours qui fait de la communication une valeur centrale à laquelle il est nécessaire de recourir systématiquement pour résoudre toutes sortes de problèmes sociaux et économiques, est, lui, d'apparition récente² ». Il en ressort que l'homme a toujours eu recours à des techniques de communication pour nouer des rapports horizontaux, conviviaux et harmonieux avec son semblable au sein d'une communauté politique. En revanche, ce que nous appelons l'idéologie de la cybernétique, dans cet essai, c'est-à-dire cette perception qui consiste à ériger la communication en une entité axiologique incontournable pour la résolution des problèmes sociétaux, économiques, existentiels et donc, par ricochet, pour l'accomplissement de

¹ Expression grecque, reprise par Gilbert Hottois, notamment dans *Entre symboles et technosciences*, Paris, Champ Vallon (PUF), 1996, qui traduit l'essentialité ou la naturalité symbolique ou langagière de l'être humain.

² P. Breton et S. Proulx, *L'explosion de la communication*, Paris, La Découverte, 1989, p.10.

l'humain, est apparue en Occident au cours de la décennie 1940-1950. Cette perception est pour le moins discutable, car elle correspond à un dévoiement à la fois de l'essence et de la vocation de la communication sociale, telles qu'elles ont été définies dans la Grèce et la Rome antiques ; de même qu'elle altère la représentation classique de l'homme héritée de la longue tradition humaniste.

S'il y a une innovation majeure qu'a apportée la démocratie grecque, et dont la quasi-totalité de l'humanité est héritière aujourd'hui, c'est bien ce que Philippe Breton appelle la « technicisation de la parole³ », plus connue sous la dénomination de rhétorique. Celle-ci, du moins dans son versant classique, consiste en une réflexion technique sur les contours sémantiques du verbe « convaincre ». Cette réflexion technique impulsée par Corax, premier professeur de rhétorique, qui en fait d'ailleurs office d'inventeur, déboucha sur la mise sur pied d'un riche éventail constitué d'expédients pour chacune des parties du discours, des formules standardisées, des lieux communs et d'arguments types aux allures proverbiales, etc., destinés à ébranler les affects, les sentiments et les passions et, par voie de conséquence, à séduire et à convaincre.

La fonctionnalité sociale de la rhétorique classique dans la Grèce antique, c'est le renoncement à la vengeance privée au profit de celle publique incarnée par la justice, dont la vocation est de départager des protagonistes impliqués dans des litiges, lesquels doivent rivaliser d'adresse, de dextérité et de sagacité oratoires pour espérer obtenir gain de cause devant des juges et autres jurys populaires. De ce point de vue, la préoccupation essentielle de la rhétorique classique est la systématisation de l'efficacité de la parole ; efficacité, d'abord judiciaire, ensuite politique. Elle marque indéniablement un certain progrès, en

³ P. Breton, *La parole manipulée*, Paris, La Découverte, 2000, p.58.

ce sens qu'elle constitue une sérieuse alternative à la violence des rapports sociaux.

Quant à la fonctionnalité politique de la rhétorique classique, elle est des plus capitales, puisqu'elle se positionne légitimement comme une alternative à la dictature d'un prince ou d'un empereur. La rhétorique classique rompt avec le monopole décisionnel détenu par des plénipotentiaires monarques, à l'instar de celui qui a prévalu dans un système dictatorial comme celui de Sparte⁴, tout en initiant un processus de dévolution populaire du pouvoir. Elle inaugure pour cela l'ère démocratique. Dans cette perspective, Philippe Breton est tout à fait fondé à établir une consubstantialité de la parole et de la démocratie, l'une ne pouvant exister sans l'autre : « la démocratie, martèle-t-il, s'identifie (...) si fortement avec l'exercice de la parole que, lorsque celui-ci recule ou est entravé, c'est la démocratie qui est menacée comme système politique⁵ ».

Mais Aristote va disqualifier sans réserve la rhétorique classique, du fait de son pragmatisme éthiquement déficitaire et de son « cynisme au service du pouvoir⁶ ». Certains sophistes, à l'instar de Gorgias ou de Protagoras, prétendaient détenir une technique oratoire si puissante qu'ils pouvaient défendre une cause et son contraire, et de ce fait, soutenir la thèse de la relativité de la vérité. Pour relativiser l'audience des envolées formalistes, esthétiques et poétiques des discours des « technologues » ou des sophistes, lesquelles n'avaient

⁴ C'est la libération de la parole incarnée par la rhétorique, laquelle a fait souffler le vent de la démocratie dans la cité athénienne, qui constitue la véritable cause de la guerre du Péloponnèse. La tyrannie spartiate, sentant son démantèlement proche, du fait d'une éventuelle contagion communicationnelle impulsée par le phénomène langagier de la rhétorique, s'empressa de déclarer la guerre à Athènes, à l'effet d'éviter de subir le cours des événements.

⁵ *Ibid.*, p.36.

⁶ *Ibid.*, p.62.

aucun ancrage dans le réel et étaient à mille lieues des préoccupations éthiques, Aristote va émanciper la rhétorique de la tutelle des affects, des sentiments et des passions ; la perspective téléologique étant d'établir une synergie entre technique et éthique dans l'art oratoire. Le Stagirite relativise ainsi la toute-puissance illusoire de la rhétorique classique. Celle-ci correspond à ses yeux à un instrument dont la portée est négligeable et « autant le juste usage en peut être utile, autant l'injuste peut en être dommageable⁷ ».

Toutefois, Aristote ne jette pas le bébé avec l'eau du bain, il accorde un certain crédit aux passions, puisque l'orateur n'est après tout qu'un être humain qui s'adresse à ses semblables ; cependant, ces affects doivent être au service d'un raisonnement argumenté, sans nourrir la prétention de s'ériger en moyen en soi, voire en fin en soi. « Avec Aristote, soutient Philippe Breton, la rhétorique devient une technique à part entière parce qu'elle est appuyée sur une éthique qui ne place pas l'efficacité au premier rang⁸ ». La rhétorique aristotélicienne, parce que fondée sur la réflexion éthique, rompt avec le pragmatisme mystificateur de la rhétorique sophistique, à l'effet de conférer au discours toute sa rigueur démonstrative et sa froideur rationnelle ; toute sa prestance et sa magnificence axiologiques nécessaires à la conversion et au perfectionnement des âmes, vaste projet inauguré par ses maîtres Socrate et Platon.

Mais la rhétorique, après avoir connu ses heures de gloire au sein de la civilisation gréco-romaine, notamment avec *La Rhétorique* d'Aristote, *De l'orateur* de Cicéron et *L'art oratoire* de Quintillien, va sombrer progressivement dans la décadence, pour en fin de compte céder la place à la

⁷ Aristote, *Rhétorique*, livre1-1355, texte établi et traduit par Médéric Dufour, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

⁸ P. Breton, *La parole manipulée*, op.cit., p.63.

littérature⁹ ; même si, il faut le souligner, sa capacité sous-jacente et latente à pouvoir déterminer et inspirer nos pratiques oratoires quotidiennes, notamment celles des hommes politiques et des publicitaires, demeure incommensurable.

De l'Antiquité gréco-romaine jusqu'à la Renaissance pratiquement, les usages sociaux de l'écrit demeurent élitistes. Voilà pourquoi ils se répandirent très lentement, la société étant dominée par l'oralité. Toutefois, la naissance de l'alphabet, de 1100 à 500 avant J.-C., en tant que procédé original de retranscription de la langue, demeure la source première des valeurs et de la culture grecques, dont la modernité est héritière. L'écriture apparaît ainsi comme la gardienne et le ferment de la pérennité des valeurs et de la richesse culturelle de la Grèce antique, même si, comme le soulignent Philippe Breton et Serge Proulx¹⁰, la rhétorique, plus que l'écriture, fait office de technique de communication caractéristique de l'Antiquité.

Mais avec l'invention de l'imprimerie au milieu du XV^e siècle par Gutenberg, l'écriture, en tant que technique de communication, va connaître un essor fulgurant. Le livre imprimé constitue en effet un formidable levier de nouvelles pratiques de communication intellectuelle. Mieux, il favorise le dynamisme, le bouillonnement et l'effervescence des idées qu'ont su opportunément et heureusement inaugurer les humanistes, à l'instar de Montaigne. Ces nouvelles modalités d'échange intellectuel peuvent être appréhendées comme des signes avant-coureurs des formes modernes de la communication sociale. Il convient cependant de souligner qu'à la Renaissance, le livre imprimé sert de véhicule et d'amplificateur des valeurs autrement humanistes et humanisantes de la civilisation et de la culture gréco-latines,

⁹ À ce propos, il est indiqué de consulter Florence Dupont, *L'Invention de la littérature*, Paris, La Découverte, 1996.

¹⁰ P. Breton, *L'explosion de la communication*, op. cit., p.27.

communément appelées les « Humanités », lesquelles mettent un point d'honneur sur la promotion des ressources éthico-axiologiques susceptibles de perfectionner l'âme humaine, et donc d'accomplir pleinement l'homme.

Cette préoccupation centrale portée par les premières techniques de communication sociale, à savoir la rhétorique et l'écriture, ne semble malheureusement pas partagée par les Techniques de l'information et de la communication (TIC) propres à notre contemporanéité prétendument mondialisée ; vision communicationnelle dont les contours sont dessinés par cette idéologie des temps modernes dénommée cybernétique, et dont Norbert Wiener¹¹, célèbre mathématicien américain, fait office d'inventeur.

Le substantif cybernétique dérive du mot grec, « κυβερνήτικê », que Platon utilisait pour désigner le pilotage d'un navire. Il s'est servi de cette métaphore pour présenter l'art véritable de gouverner, celui qui repose sur la sagesse, sur la connaissance du Bien. En résonance avec cette acception étymologique, Norbert Wiener définit la cybernétique comme une science du contrôle des systèmes, vivants ou non vivants. D'après le mathématicien américain, notre monde est intégralement constitué de systèmes, vivants ou non vivants, imbriqués et en interaction. Dans une approche taxinomique, il range dans le giron des « systèmes » : une société, une économie, un réseau d'ordinateurs, une machine, une entreprise, une cellule, un organisme, un cerveau, un individu, un écosystème, etc. En clair, Norbert Wiener affirme l'essence systémique et communicationnelle du monde. Celui-ci n'est autre chose qu'un macro-système dont la structure est constituée d'un conglomérat de micro-systèmes qui communiquent et interagissent en permanence, puisqu'ils sont rigoureusement interdépendants les uns les autres.

¹¹ N. Wiener, *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*, Paris, Librairie Hermann et Cie, 1948.

Si nous suivons la logique de ce raisonnement, nous pouvons en dégager au moins deux conséquences, lesquelles pourraient être considérées comme le ferment et la trame même de ce que nous avons appelé l'idéologie de la cybernétique : la première, c'est que si nous prenons les systèmes comme la société ou l'individu, par exemple, la survie et l'accomplissement de ceux-ci sont inextricablement tributaires d'un système comme la machine, qui peut être un ordinateur ou encore un téléphone portable. La deuxième conséquence, qui entretient d'ailleurs des accointances avec la première, est qu'aucun système au monde ne peut survivre et s'épanouir sans l'énergie vitale qu'est la communication, y compris l'individu et la société. La société et ses constituants que sont les individus sont donc gouvernés par la communication. D'où le fantasme contemporain de la « société de communication ». Philippe Breton et Serge Proulx n'appréhendent pas différemment celle-ci lorsqu'ils indiquent qu'elle est une société « où hommes et machines travailleraient en harmonie et, pourquoi pas, sur un pied d'égalité, grâce aux nouvelles “intelligences artificielles”¹² ».

La théorie wienerienne de la cybernétique, qui consiste à placer la communication au centre de toute chose, ravalant du même coup l'homme au rang d'un simple instrument au service des « machines à communiquer » qui, elles-mêmes, participent de l'harmonie et au bien-être de la société et non de l'homme, d'où son antihumanisme, correspond bien à une idéologie. Car l'idéologie, au sens de Louis-Marie Morfaux et de Jean Lefranc, est une « doctrine faussement rationnelle, éloignée de la réalité [...] une mystification idéaliste inconsciente [...] des croyances, des conceptions d'une société, d'une époque donnée, mais toujours opposées à la connaissance scientifique »¹³.

¹² P. Breton et S. Proulx, *op.cit.*, p.12.

¹³ L.-M. Morfaux et J. Lefranc, *Nouveau vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, Armand Colin, 2005, p.248.

À travers la cybernétique, Norbert Wiener met sur pied une nouvelle idéologie qui servirait d'alternative aux idéologies politiques du XX^e siècle, à l'effet de mettre un terme définitif à l'entropie planétaire engendrée par le capitalisme et le socialisme au cours de la « deuxième guerre de Trente Ans », du fait de la barbarie sécrétée par les pseudo-valeurs entretenues et incarnées par ces idéologies de la mort. Mais Norbert Wiener y est-il parvenu ? Son approche communicationnelle est-elle en phase avec les représentations anthropologiques classiques empreintes d'humanisme ?

À dire vrai, l'idéologie de la cybernétique wienerienne est fondée sur une vision de la communication sociale qui correspond au mieux à un réductionnisme ontologique, au pire à un révisionnisme de l'ontologie humaine. Car il s'agit d'une communication qui évacue l'intériorité de l'être humain. On assiste ainsi, comme le fait remarquer David Le Breton¹⁴, à un changement de paradigme qui implique lui-même un passage de l'homme réel centré sur son intériorité, à l'homme virtuel dont la dualité corps/esprit risque d'être gommée en totalité. Cette perception post-humaine, voire néo-darwinienne de l'ontologie humaine développée par Wiener, induit fatalement une représentation de l'homme comme un « être sans intérieur », entièrement voué à une communication interactive et rétroactive, où la réactivité et la superficialité sont de mise dans la communication intersubjective et sociale.

L'interactivité communicationnelle contemporaine, sur laquelle repose le fantasme de la « société de communication », est un rejet du dialogue entre soi et soi-même, préalable à toute déclamation de la parole véritablement humaine. De ce point de vue, elle correspond à une césure entre soi et le vivier axiologique hérité du patrimoine symbolique de l'humanité, dont chaque individu est le dépositaire au travers de son univers intérieur et qu'il

¹⁴ David Le Breton, *L'adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.

exprime à sa manière en fonction de son idiosyncrasie propre. Philippe Breton partage ce point de vue lorsqu'il affirme que « la "continuité communicationnelle" est devenue l'idéal moderne. Nous sommes de plus en plus immergés dans un bain ininterrompu de messages divers, éclatés, totalement hétérogènes (radio, télévision, dans les lieux privés comme dans les lieux publics, Internet, téléphone portable, fixe, lien permanent avec chacun). On exige de nous, non seulement d'être toujours là comme acteurs d'une communication potentielle, mais encore répondre vite, tout de suite. La parole est remplacée par l'interactivité. L'hérétique, le dissident, est celui qui réclame le silence, le droit de ne pas être tenu de répondre immédiatement, de pouvoir s'absenter un instant en lui-même¹⁵ ».

Cependant, la posture déshumanisante, voire antihumaniste de l'idéologie de la cybernétique wienérienne, ne se traduit pas seulement par la liquidation de la vie intérieure de l'individu, elle constitue aussi le vecteur d'un néo-individualisme. Un des effets boomerang du fantasme de la « société de communication », dont l'ambition est de reconstruire le lien social déconstruit par la barbarie guerrière des années 1915-1945, est l'engendrement paradoxal d'une nouvelle forme d'individualisme : celui d'un homme solitaire, pourtant acteur communiquant et évoluant dans un environnement caractérisé par une compulsion et une inflation communicationnelles inédites, mais très peu rencontrant ; une société prise dans le tourbillon d'une communication virtuelle, déréalisée et où les rencontres physiques vivifiantes et conviviales sont quasi nulles. Un tel contexte n'est-il pas susceptible de générer une recrudescence de la xénophobie observée dans des sociétés occidentales ? Les accointances que le néolibéralisme triomphant entretient aujourd'hui avec les technologies de

¹⁵ P. Breton, « Internet, la communication contre la parole ? », in *ETVDES*, juin 2001, p.780.

l'information et de la communication, ces dernières véhiculant des gadgets axiologiques secrétés par celui-là, lesquels ont le don d'engendrer les replis identitaires des peuples non occidentaux, notamment arabes, n'est-ce pas là un retour à la barbarie que l'idéologie de la cybernétique était pourtant censée combattre ? Le mythe du « village planétaire » invoqué par des incantations récurrentes, enivrantes et parfois farfelues, pourra-t-il prendre corps dans un contexte international marqué par l'émergence et l'intensification des phénomènes vecteurs précisément de l'entropie, tels que le néo-individualisme, la xénophobie, le communautarisme, le néolibéralisme aveugle et cynique, les replis identitaires de toute sorte, dont l'extrémisme religieux ambiant ?

Voilà quelques-unes des interrogations qui serviront de cadrage à la réflexion développée dans ce livre. Mais il convient d'ores et déjà de souligner avec force que notre regard qui se veut analytique et surtout critique vis-à-vis des techniques modernes de la communication, se trouve à mille lieues d'une quelconque posture technophobique et cyberpessimiste, qui pourrait éventuellement nous être injustement imputée.

Nous sommes tout à fait admiratif vis-à-vis des avancées technologiques enregistrées dans le domaine de la communication, notamment numérique, lesquelles ont amélioré considérablement les conditions existentielles de l'humanité. Dans le contexte africain, par exemple, le grand africaniste Jacques Bonjawo¹⁶ fait un inventaire autrement pertinent, même s'il est parfois très optimiste, voire passionné, des vertus de la cybersanté, notamment de la télé-médecine, de la cyberagriculture, du commerce électronique, du télé-enseignement, etc., qui sont susceptibles de booster le développement du continent africain.

¹⁶ S. Bonjawo, *Révolution numérique dans les pays en développement*, Paris, Dunod, 2011.

Cependant, comme nous l'avons appris de l'éminent philosophe de la technique Jacques Ellul, « tout progrès technique se paie¹⁷ », c'est-à-dire que tout progrès technique s'accompagne toujours d'une perte que subit l'humanité, ou alors d'une régression de la condition humaine. Ce sont bien cette perte et cette régression engendrées par les Techniques de l'information et de la communication (TIC) dommageables à l'humanité, que nous nous ferons le devoir de mettre en lumière dans cet essai. Mais avant d'y arriver, nous nous serons au préalable livré à une fouille archéologique des techniques de communication qui ont jalonné l'histoire de l'humanité, depuis l'Antiquité gréco-romaine jusqu'à la période moderne anté-cybernétique, en passant naturellement par la Renaissance.

¹⁷ J. Ellul, *Le Bluff technologique*, Paris, Hachette, 1988, p.57.

PREMIÈRE PARTIE

**ARCHÉOLOGIE DES TECHNIQUES DE
COMMUNICATION**

La rhétorique et l'écriture constituent les premières techniques de communication sociale dans l'histoire de l'humanité. La rhétorique a été inventée par la Grèce antique. Sa forme classique, dont les sophistes sont les promoteurs les plus en vue, est mise au service de l'institution judiciaire et de la politique. Celle-ci est constituée des formules standardisées, des lieux communs et d'arguments types aux allures proverbiales, etc., destinés à ébranler les affects, les sentiments et les passions et, par voie de conséquence, à séduire et à convaincre. Il y a donc primauté de l'esthétique formelle au détriment de la vérité et donc de l'éthique. Aussi Aristote va-t-il s'investir dans l'éthicisation de la rhétorique sophistique, à l'effet de promouvoir un raisonnement argumentatif qui s'ancre dans le réel et qui est conséquemment en phase avec des préoccupations éthiques. La rhétorique romaine incarnée par Cicéron, qui s'inspire de celle aristotélicienne, va porter cette technique de communication sociale au pinacle. L'éloquence de Cicéron a connu un succès retentissant pour la simple raison qu'il mettait un point d'honneur sur l'adéquation entre sa technique oratoire et les valeurs dont elle était porteuse ; parmi lesquelles la valeur de solidarité qui est commandée par notre condition d'être fini. Du fait de la finitude humaine, pensait-il, chaque homme devrait partager la parcelle d'humanité qui est la sienne avec ses semblables, à l'effet d'un perfectionnement mutuel.

Au demeurant, la rhétorique gréco-romaine charrie entre autres des valeurs de vérité, de justice, de solidarité et de paix ; cette dernière induit la substitution de la parole à la violence physique.

L'écriture, en tant que système de retranscription de la langue parlée, s'inscrit dans cette logique tout en s'illustrant comme ferment de la pérennité des valeurs humanistes de la Grèce et de la Rome antiques. L'alphabet, invention grecque,

est le support matériel de l'écriture. L'alphabet grec, comme le souligne Philippe Breton, est au principe même des grandes écritures alphabétiques qui lui succéderont jusqu'à la généralisation de l'alphabet latin en Occident. Celui-ci servira de base commune à l'écriture dans tout l'Occident. « La culture romaine, écrit Philippe Breton, tout entière pétrie par l'idée d'organiser la communication en vue de maintenir vivant le lien social, avait inventé l'information, c'est-à-dire la "parole pour l'autre"¹⁸ ».

La Renaissance, à la faveur de l'invention de l'imprimerie par Gutenberg, marque le « renouveau de la communication ». La transformation du document écrit en livre imprimé pourrait être appréhendée en effet comme le symbole des mutations intellectuelles et sociales qui caractérisent la sortie du Moyen Âge et qui ont transformé le document écrit en un formidable instrument de communication.

La période qui sépare la Renaissance de la fin de la Seconde Guerre mondiale, qui coïncide avec la naissance du fantasme de la « société de communication », est marquée par l'avènement de ce qu'on a appelé la « civilisation du message » et des premières techniques électroniques mises au service de la communication sociale, notamment le téléphone sans fil, la télévision, le radar et enfin l'ordinateur.

Il convient de souligner que toutes ces techniques de communication sociale, qui vont de la rhétorique antique à l'ordinateur de la fin du XIX^e siècle, que nous nous proposons d'explorer dans la première partie de ce livre, par-delà la reliance sociale qu'elles assurent, véhiculent, pour l'essentiel, des valeurs humanistes, humanisantes et hominisantes héritées de la civilisation gréco-latine.

¹⁸ P. Breton, *L'explosion de la communication, op. cit.*, p. 41.

CHAPITRE PREMIER

LA RHÉTORIQUE ET L'ÉCRITURE

La rhétorique et l'écriture sont probablement les plus anciennes techniques de communication sociale dans l'histoire de l'humanité. S'agissant de la rhétorique, nous l'avons indiqué plus haut, ses grandes techniques constitutives sont l'œuvre des Grecs. Ceux-ci se sont illustrés aussi comme ses pourfendeurs les plus invétérés, notamment des philosophes comme Socrate, Platon et Aristote, qui dénonçaient globalement la dérive sophistique esthétisante qui fut la caractéristique majeure de cette technique de communication sociale. En ce qui concerne l'écriture, nous l'avons signalé également, son plus grand apport fut la retranscription et donc la matérialisation de la langue parlée grâce à l'invention de l'alphabet. Mais là aussi, des réticences se sont manifestées à travers la personne de Socrate. Celui-ci estimait en effet que l'écriture est un vecteur de l'omission dans les âmes, car elle les incline à négliger la mémoire.

I. La rhétorique¹⁹

La rhétorique eut deux usages fondamentaux à Athènes : un usage judiciaire, qui se faisait dans le cadre des plaidoiries de

¹⁹ Au plan chronologique, l'écriture est la plus ancienne des techniques de communication sociale dans l'histoire de l'humanité, puisqu'elle voit le jour probablement au IV^e millénaire avant J.-C en Mésopotamie ; tandis que la rhétorique ne naît probablement aussi qu'au IV^e siècle avant J.C. en Sicile. Mais nous avons choisi de commencer par analyser la rhétorique, car c'est elle qui se développa la première en tant que technique de communication sociale proche de la communication moderne, d'abord à Athènes, puis à Rome; alors que l'écriture alphabétique ne connut véritablement son essor qu'après le déclin de la rhétorique, celle